

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONORABLE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PRIX

Rue Saint Jean n. 20.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fête, excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'abonnement 3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 8 mars. — Combat de Berg-op-zoom (Hollande), par le général Bisschop (1814).

FRANCE.

— Voici en quels termes la *Revue de Paris*, dont la chronique politique est toujours d'une circonspection excessive, parle de l'état de l'union douanière et du cabinet qui le repousse:

L'union franco-belge, dit-elle, est une de ces questions qui demandent, chez les hommes politiques qui s'en font les promoteurs, un dévouement véritable; elle aurait besoin d'un ministère homogène, qui ferait de la réussite de son projet la condition même de son existence. Nous n'avons aujourd'hui rien de pareil. Loin d'être homogène, jamais cabinet n'a été plus divisé sur une question grave. Il n'y a vraiment que deux membres du ministère qui ait une opinion positive en faveur de l'union, et, n'ême pour eux, il existe des restrictions et des nuances dont il faut tenir compte. M. Guizot comprend tous les avantages politiques de l'union franco-belge; il serait sensible à la gloire d'y mettre son nom; toutefois, il n'est nullement disposé à sacrifier sa position politique à cette question. Ainsi le ministre dirigeant, qui devrait montrer le plus de décision, est comprimé lui-même dans la libre expression de sa pensée par des considérations personnelles. A côté de M. Guizot, M. Lacave-Laplagne s'est livré à une étude approfondie de tous les détails de la question. Son activité lui a permis de déterminer d'une manière nette et précise les conditions auxquelles l'union commerciale peut se faire entre la Belgique et la France, et, en ce moment, le ministère belge examine ces conditions, ainsi que nos projets de tarifs. Ainsi, M. le ministre des finances a fait tout ce qui dépendait de lui, il a poussé les travaux préparatoires avec vigueur; quant aux difficultés politiques, ce n'est pas à lui qu'il ap-

partient de les résoudre maintenant. A part M. Guizot et M. Lacave-Laplagne, l'union franco-belge ne rencontre plus dans le cabinet qu'une position ou indifférence.

Les uns la combattent ouvertement et font cause commune avec ses adversaires les plus prononcés; les autres demandent pourquoi le cabinet se créerait à plaisir des difficultés, des embarras: n'est-il pas plus sage de s'abstenir et d'éviter une question pénible? Ce n'est pas avec une pareille divergence de vues et de sentiments qu'un ministère peut se flatter d'arriver à une solution. Le tort du cabinet est de n'avoir pas dès l'origine consulté ses forces et sondé ses reins. C'est lui qui a pris l'initiative de la question, qui a forcé le pays de s'en occuper, qui l'a produite comme opportune, comme venue à maturité, et cependant aujourd'hui il déclare l'union impossible, du moins pour longtemps.

— La cour n'est pas du tout d'accord avec le ministère sur les principales dispositions relatives à la seconde partie de la session; le ministère, qui aime peu l'éclat des solennités législatives et qui voudrait affaiblir et même neutraliser l'intérêt qui s'attache à l'ouverture des chambres, combat la nécessité de l'intervention de la couronne dans cette circonstance; il cherche même à prouver qu'elle serait peut-être dangereuse, en prêtant à une session, non importante qu'elle ne saurait avoir, et en excitant l'émotion publique, au moment où les affaires politiques font craindre de fâcheuses complications.

Mais le château, qui tient à ses prérogatives, sur tout à celle qui lui fournit l'occasion d'une scène d'apparat, n'est pas disposé à faire un pareil sacrifice aux inquiétudes du cabinet; plus celui-ci insiste pour la suppression du discours de la couronne, qu'il présente comme un hors-d'œuvre et comme une répétition, plus le château se raidit contre les exigences du ministère, et on parle même de récriminations assez vives qui témoigneraient d'une grande irritation.

A la cour, il ne manque pas de gens qui reprochent déjà au cabinet les calculs d'un égoïsme étroit; les spéculations d'une ambition sans mesures qui sacrifierait les intérêts les plus précieux à l'espoir de conserver des portefeuilles qui manquent à chaque instant d'échapper à des mains débiles et peu dignes de les porter. Les courtois sont en ce moment bien loin d'être

ministériels, et il y a là un grave symptôme de chute imminente pour le ministère.

Ces manifestations commencent, de reste, à inquiéter, et quoiqu'il n'est pas encore cadé sur le chapitre du discours de la couronne, son langage tendrait à faire croire que, si le château persiste dans sa résistance, il finira par triompher. Cependant le ministère poursuit son système d'amoindrissement pour l'avenir de la session prochaine. Ce sera, dit-on, certainement un membre du cabinet, avec cette affectation de légèreté qui le caractérise, une session pour l'année prochaine, et c'est à lui d'en dresser le programme. Il s'en suivrait que l'attention du cabinet serait, d'ensemble, la discussion dans le cercle des intérêts matériels, et que les travaux d'utilité publique devraient absorber tout le temps de la session.

Cependant, il est douteux que M. Guizot consente à se laisser devancer par M. Talat, et à s'abandonner les honneurs exclusifs du programme, car ce n'est pas aux jours de premières représentations que les premiers rôles se font remplacer par les doublures.

(Patrie.)

On lit dans le *Patriote des Alpes*:

Un tragique événement s'est répandu hier la nuit dans notre ville (Grenoble). Pour le motif le plus futile, une discussion de jeu, deux officiers des chasseurs d'Orléans se sont rencontrés au polygone à quatre heures du soir et ont payé de leur vie leur trop grande susceptibilité. Les efforts impuissants des deux témoins n'ont pu empêcher l'issue fatale de ce combat; l'acharnement des adversaires était tel qu'ils se battaient en aveugles. M. Dailier, lieutenant décoré, officier d'un grand mérite, ayant fait ses preuves en Afrique et portant sur son corps d'honorables cicatrices, est resté mort sur le terrain. Son adversaire, M. Boudin, sous-lieutenant, atteint de plusieurs blessures, dont une très grave, a été transporté à l'hôpital militaire, et a succombé trois ou quatre heures après.

Le correspondant de Paris, du *Times*, adresse à ce journal une lettre, concernant les affaires d'Espagne, qui est ainsi conçue:

Je vous ai annoncé, dans une précédente lettre, que le roi Louis-Philippe ne souffrait pas que la reine Isabelle épousât un prince qui

lorsqu'arriva de Paris le premier consul. Il annonça par des éclats de voix dans l'escalier. Des laquais parés en furent étonnés, et l'un d'eux dit: "Le temps est à l'orage." Il s'écoula encore près d'un quart-d'heure pendant lequel le cœur me battit fort, je vous assure. Enfin un homme vint de haut me chercher et me conduisit dans le salon où j'avais été reçu ce matin.

J'étais assis sur un canapé avec sa fille, mademoiselle Hortense Beauharnais. Josephine était en robe blanche, ses cheveux noirs courts étaient relevés par un peigne des plus simples. J'aime peu les toilettes de femme; mais celle-ci me parut faire exception, tant cette élégance semblait naturelle et tant elle était de bon goût. Mademoiselle de Beauharnais était vêtue de blanc. Le premier consul portait un uniforme gris bleu avec des revers blancs, collet bleu et des boutons en bronze. C'était l'uniforme des grenadiers à cheval de la garde des consuls. Il était dans un fauteuil devant un guéridon sur lequel il s'appuyait des deux coudes. Il me regarda de son diable de regard qui vous transperce l'âme, et me dit: "Je n'aurais jamais été

FRUILLSTON.

EXTRAIT DES CAMPAGNES DE M. LE THÉSE

FIGUER.

Dits Sans-Genes.

Ex- dragon aux 15e et 96 régiments, écrites sous sa dictée.

PAR SAINT-GERMAIN-LEDC.

(Suite.)

Quand je me fus un peu remis de cette glorieuse bataille, j'appris le terrible animal et je mis pied à terre. Je montai l'escalier, ma lettre à la main, la présentant à chaque femme que je rencontrai: Bien que je connaissais déjà la prisonnière française, je prenais toutes les femmes pour elle; tellement j'avais perdu la tête. Madame Bonaparte, ou plutôt Joséphine, était déjà son nom préféré, et c'est celui que j'aime le mieux à dire; me montrant autant de bienveillance que lors de sa présentation. Elle voulut que je me présentasse

avec elle dans un parterre où elle faisait cultiver ses fleurs de prédilection. "Que vous êtes heureuse d'être brave, me disait-elle, de n'avoir peur ni d'un cheval, ni du canon! Moi j'ai peur de tout. J'ai beau me raisonner, c'est plus fort que moi. J'ai dans ce pays, le premier conseil a exigé que je m'installasse à côté de lui sur les coussins d'un bighay, qu'il conduisait lui-même. Quand je me vis vue ainsi suspendue en l'air, j'ai tremblé, j'ai supplié. Il prenait plaisir à raser les arbres; je busais la tête sous les branches; je criais de détresse. Il mettait la rope tout au bord d'un bassin; je fermais les yeux, je me sentais mourir. J'ai failli en faire une maladie. Ma chère enfant que je voudrais avoir votre courage! Mon mari n'aurait plus le droit de me traiter de poltronne, il me permettrait de le suivre partout, je l'accompagnerais dans toutes ses campagnes." Et la bonne Joséphine souriait, et elle me priait de lui répéter sa propre histoire, de lui apprendre surtout comment le mariage m'était venu.

Vers les cinq heures on me servit à dîner dans une salle de l'appartement de madame Bonaparte. Je commençais la digestion tout en regardant les tableaux

n'appartiendrait pas à la famille des Bourbons. Le roi ne veut, ni d'un Cobourg, ni d'un prince autrichien, et si Isabelle épousait un prince étranger des Bourbons, ce serait un cas de guerre. La résolution du roi est immuable sous ce rapport. Aussi s'est-il montré plus ou moins favorable à don Carlos, à la reine Christine ou à don François de Paule, à mesure que leurs chances sont devenues plus avantageuses. Cette affaire amènera une foule d'événements fâcheux pour l'Espagne; car le roi n'est pas un homme à abandonner une idée qu'il a conçue, bien qu'il ait dit qu'il lui était indifférent qu'un de ses fils montât sur le trône d'Espagne. Il faudra que les cinq grandes puissances européennes se réunissent en congrès pour la régler. Un ambassadeur d'Espagne devra y assister. Tout cela est bien beau pour le roi, mais l'Europe ne tolérerait pas plus l'intervention de la France en Espagne, aujourd'hui, qu'elle ne l'a tolérée en 1808, 1813 et 1814. Le roi n'aime pas à voir des reines étendre leur puissance sur de vastes pays, cela est contraire à son système, qui tend à établir qu'il faut un homme à la tête d'un gouvernement. Quoiqu'il en soit, l'Espagne n'accepterait pas une conférence des puissances, si les puissances n'étaient pas d'accord avec elle.

Barcelonne. Cette ville est plus qu'à jamais d'actualité les dernières nouvelles, sous le coup d'une réaction cruelle qui avec le bombardement excita en France les justes clamours de la presse, tandis que les feuilles anglaises cherchent évidemment à atténuer, à justifier même de tels actes. Merveilleuse influence des canons, s'est-on écrit.

En Espagne, tandis que toute la presse libérale proteste énergiquement contre la conduite d'Espartero, et contre toute concession à l'Angleterre sans l'assentiment du pouvoir législatif, un des organes de la régence déclare que si la France ne rappelle point son consul à Barcelonne, M. Ferdinand de Lesseps, le gouvernement espagnol se verra forcé de lui imposer son traité.

Au milieu de ces déclamations contre un honorable employé, il paraît que son unique défaut est d'avoir accueilli à bord des bâtiments français quelques personnes et quelques familles compromises auxquelles la station anglaise

avait refusé asile. A ce dernier fait on ajoute comme chose sûre que plusieurs officiers anglais se trouvaient le 3 à Monjon pendant le bombardement et que le *Rodriguez* débarqua plusieurs caissons de fusées à la congrève qu'on devait le lendemain lancer sur la ville si elle ne se rendait pas.

AU REGENT D'ESPAGNE.

Am. des Trois Couleurs.

Duc, vous portez le cœur blessé, l'œil sombre;
Et vos pas-cavaliers, fantassins,
Forêt de fer que rembrunit votre ombre,
Vont secourir vos terribles desseins.
Oh! regardez sous le marbre et le chaume;
Duc, chaque voix vous implore en passant!
Vous le savez, vous régent du royaume,
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Depuis que Dieu brisa ses destinées
Le monde a vu le géant espagnol
Se tenir fier et tri- au pied des Pyrénées.
Comme un éprouvé oublié sur le sol,
Vous, monseigneur, qu'en des heures amères,
La guerre fit glorieux et puissant,
Prenez pitié de vos malheureux frères...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Ces révoltes qu'un jugement fatouche
Livra, dit-on, au sabre du vainqueur,
Avaient des mots de pardon dans la bouche,
Des sentiments généreux dans le cœur.
Or—et c'est Dieu lui-même qui l'ordonne—
Duc, idéalement un courageux missionnaire,
Et pardonnez à celui qui pardonne...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

De nobles fronts, de vaillants visages,
Se sont dressés au milieu du combat,
Ouvrez-vous dans des langues fondues,
Encore un instant leur éclat!
Dans les périls que son ardeur affronte
L'homme de cœur brave l'orgueil puissant;
Mais, monseigneur, la clémence le dompte...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Dans les beaux airs, quand la brise fredonne
Et se marie aux chansons des marins,
Les yeux en pleurs, la triste Barcelonne
Chante souvent de douloureux refrains.

Un jour, rongé au cœur par les ulcères,
Elle a souillé sa plaine en rugissant;
N'ajoutez pas à de telles misères...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Là, dans ces murs peints d'un sombre silence,
Que vous couvrez d'un cil étincelant;
Sur ces remparts moroses où se balance,
Prêt à tomber, votre sabre sanglant,
Duc, des enfants, des femmes en prière,
Tendent vers vous leur bras en gémissant,
Oh! par pitié, songez à votre mère...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

La paix laissait reflourir les campagnes,
Zurbano vint sur les bords étalés,
Et, comme un tigre accouru des montagnes,
Il se rua sur les peuples tremblés.
Là à la fin de pillage, de crimes,
Une cité s'éveilla en bondissant.
Duc, épargnez d'innocentes victimes...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

C'est un trop peu des torches de la guerre,
Et la cité livrée à tant de maux,
Senta l'encor l'ongle de l'Angleterre,
Qui de sa vie arrachait les lambeaux.
Elle opposa le fer à la Tamise;
A ses douleurs soyez compatissant,
Duc, vous avez préparé sa ruine...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Sur votre sol les ans se inquiètent
Aiment toujours la grande déité,
Dit le soleil qui se lève sur vos têtes,
Et vos deux mers chantent la liberté;
Lorsque la voix d'une cité qui tombe
Réveille un peuple en sa honte géant,
Que le canon ne erre pas en tombant!
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Peut-être à l'honneur de nos plaintes résonne,
Duc, au milieu des batailles ardentes,
Sur les remparts fumants de Barcelonne
Votre cheval bondit, l'écluse aux dents.
Malheur malheur quand sur des têtes d'homme,
Duc, on étale un pouvoir florissant!
On voit, la nuit, se dresser des fantômes...
Le pauvre Espagne a versé trop de sang.

Les vers qui précèdent ont été à peine imprimés lorsque la dépêche télégraphique est venue à nous apprendre qu'un bruit de canon qui bombardait Barcelonne, la Catalogne entière s'est soulevée en criant: "A bas les anglais! Vive la France!" Laissons passer les vers et les événements.

temps de pain de munition. Qui vous empêcherait d'en essayer?"

On vint annoncer au premier consul qu'on ne pouvait pas trouver de logement pour une femme; que toutes les chambres dans le voisinage des femmes de service étaient occupées. Comment savez-vous que c'est une femme? dit-il, ne voyez-vous pas à son habit que c'est un dragon? Lugez le dragon Sans-Gêne a été de Cassin trait de Dupas, je vous réponds qu'il ne manquera pas à l'appel.

L'homme vêtu de noir qui me conduisit à ma chambre, portait un sac d'argent qu'il déposait sur la commode. C'était un présent de Mme Bonaparte; il contenait neuf cents francs. La maison où j'étais était bonne et le début promettait. Ce même soir, j'eus occasion de causer avec le général Victor. On a beaucoup parlé de Sans-Gêne au dîner, me dit-il; le premier consul lui veut du bien, tout le monde ici est au mieux pour Sans-Gêne, la fortune de Sans-Gêne est faite.

La providence en avait décidé autrement. Elle m'avait donné un esprit aventureux, un besoin d'activité qui s'accommodaient mal de la vie agréable et abondante, mais monotone et inoccupée que pouvait m'offrir le château de Saint-Cloud. Quand je me fus bien promené dans la paroisse et que j'en eusse toutes les allées, quand j'eus bien joué avec les gazelles et que je eus par cœur les livres que M. Debon me prêtait, je commençai à éprouver un indicible ennui. Je mangeais sans appétit et du bout des dents un dîner excellent, servi par un laquais, mais un dîner que j'étais condamné à manger seul.

(La suite à Demain.)

inimide devant personne, mais, ma foi, devant lui je me sentais moins à l'aise que devant mon brigadier. Le souvenir du passé, le remords entraient pour quelque chose dans mon émotion. "En bien! monsieur Sans-Gêne, me dit-il (il me traita de monsieur), me trouvez-vous toujours aussi laid qu'à l'époque du siège de Toulon? Je rougis jusqu'aux oreilles, j'avais voulu pourrir disparaître sous le guéridon. Néanmoins, je trouvais la force de balbutier: "Mon général." Mais lui, sans m'écouter, continua en s'adressant à Joséphine: "Sais-tu quelle m'a appelé moricaud? Elle a dit que j'étais plus jaune que mon plumet. Elle était furieuse, elle prétendait me forcer à tirer le sabre avec elle. Il profita de la situation pour me rendre avec ayant tout le peignoir qu'il avait alors si noblement supporté de ma part à la table de son général en chef Dugommier, Joséphine et sa fille risaient aux larmes. Enfin, la compatissante Joséphine, se dévouant pour arrêter le torrent d'épigrammes, se hasarda à dire: "N'importe, je l'aime, et je voudrais bien avoir le courage de me trouver là comme elle." Sa fille ajouta: "Si c'était alors une mauvaise langue, c'était du moins un bon soldat." Et là-dessus, moi, qui me vis deux protectrices si charmantes, de prendre aussi la parole: "Puisque le général a bonne mémoire, il n'y a peut-être pas oublié davantage qu'au siège de Toulon j'ai eu porter des cartouches." Le premier consul, prenant un visage sérieux, désigna consacrer une courte phrase à mon éloge: "Quand dans ma solitude, et maintenant que presque tous mes anciens camarades sont morts, je me rappelle cette scène, ce visage qui était devenu si imposant et si bon, cette voix brève et si vibrante, et que je crois encore en-

tendre d'une telle bouche tomber ces cinq mots: "Mademoiselle Figeac est un brave" tout mon sang fermente, il me semble que je suis grand de six pieds. Et puis ensuite je me demandai si c'est bien à moi, en effet, à moi, pauvre vieille, qui habite un huppé, ce pareille chose est arrivée, si elle est arrivée réellement à quelque femme, si je ne fais point un tête. Je finis par ne plus penser qu'à l'empereur, à sa chute, à son affreuse mort. Je sens mon cœur qui se serre, je fonds en larmes, je sanglote sur ma chaise de paille, près de la fenêtre de mon étroite et sombre mansarde, à côté de la cage où geignaient mes petits oiseaux.

Un laquais apporta un plateau sur lequel étaient deux verres et un flacon. Le premier consul versa et me fit l'honneur de trinquer avec moi. Ce jour-là, pas plus qu'aujourd'hui après quarante ans, je n'aurais su dire quelle liqueur j'avais. Joséphine parla de mon avenir. Le premier consul décida que je retournerais à Saint-Cloud, que je n'avais pas besoin de retourner à Paris. "Sans-Gêne sera te femme de chambre," dit-il gaiement à Joséphine. Je déclarai que j'acceptais, mais à condition que je ne quitterais pas mes culottes. Joséphine pensa qu'il était facile de me trouver quelque emploi, sinon auprès d'elle, du moins dans le château. Le premier consul donna ordre qu'on me préparât une chambre. J'avais dans ce temps-là toutes mes dents bien rangées, et dans un état de conservation parfaite; un jeune chien n'en a pas de plus belles. Joséphine me demanda comment je m'y prenais pour les entretenir ainsi; de quelle poudre je me servais pour les rendre si blanches. "Ma foi, Madame, répondis-je, cela vient de ce que j'ai mangé long-

MONTEVIDEO.

Nous pouvons annoncer avec certitude que M. Orbe, qui n'est d'ailleurs maître que du point que son armée occupe, fait arrêter tous les barques français ou espagnols, les canariens et tous les étrangers en général, avec papélette ou non, et en forme un corps qui se commande par don Ramon Artagabeitia : l'organisation a lieu au Pandó.

Voilà les garanties que nous offre, même avant son entrée projetée en cette ville, l'homme qui viole au-dehors les franchises acquises à nos compatriotes et cela malgré les menaçantes protestations dont il voit et se rage et son impuissance. Que fera-t-il dès lors, si jamais il triomphe? ... La consularité qui semble aujourd'hui s'abandonner de gaieté de cœur... à une confiance illimitée, quant aux intentions des onahissiers, pourrait déplorer quelque jour les funestes conséquences d'un aveuglement que nous nous abstenons de caractériser mais qui pèserait bien lourdement sur sa conscience, nous voulons dire sur sa réputation et son avenir...!

Lors de l'arrivée de M. le ministre anglais Mondeville, samedi sur la corvette Pearl, une embarcation se détacha du bâtiment, avant même qu'il mouillât, et se rendit à bord de Brown qui était en vue.

On ne sait quel ordre nous venons de dire que l'invitation aura reçu l'amiral roliste, mais dimanche matin il a mis à la voile dans la direction de Bueno-Ayres.

Le huit court que la ratification du traité conclu et récemment modifié entre la république et l'Angleterre n'a pas seule appelé ici Mendivil qui, assure-t-on, a déjà adressé à Orbe, au nom du corps diplomatique à Buenos-Ayres une intimation dont nous attendons toutefois les effets.

FAITS DIVERS.

Athènes, 19 novembre. — Des lettres d'Athènes, du 12 courant, nous apprennent que sir E. Lyons et l'ambassadeur de France à Athènes ont remis au ministre des affaires étrangères des notes dans lesquelles ils se plaignent vivement de l'exagération des tarifs de douanes, et annoncent que les relations du commerce avec la Grèce deviendraient impossibles si le tarif n'était pas modifié. Le gouvernement a nommé une commission pour examiner cette affaire. On pense qu'un nouveau tarif de douanes sera prochainement publié. Quand la flotte française a quitté Beyrouth, l'insurrection du Liban et de l'Anti-Liban avait atteint son apogée; on doutait que les turcs parviennent à se rendre maître du mouvement.

(Gaz. d'Augsbourg, 30 nov)

Le steamer Burlington, récemment arrivé de la Havane, a apporté les nouvelles suivantes: On sait que M. Turnbull, ex-consul britannique à la Havane, qui a été obligé de se retirer de l'île pour n'être immisqué dans les relations entre les planteurs et leurs nègres, est arrivé le 16 octobre, dans le port de Civas, avec ordre du gouvernement anglais de demander la mise en liberté de tous les nègres introduits dans l'île depuis le traité de 1821. M. Turnbull demanda l'autorisation de se rendre dans la ville de Hill-quis, où réside le gouverneur du district. Le commandant lui donna cette autorisation, mais il le fit accompagner par deux hommes auxquels il donna l'ordre de ne le laisser entrer dans aucune plantation; le gouverneur ayant reconnu, le fit arrêter et mettre au secret. On annonce que M. Turnbull partira dans quelques jours pour la Havane, à bord d'un steamer qui est attendu à Civas, pour être mis à la disposition du capitaine général.

(Standard)

Des troupes anglaises ont eu beaucoup de peine à creuser une fosse pour les ossements et les débris de leurs malheureux camarades tués dans la retraite de Caboul. La terre était tellement dure, qu'il a fallu renoncer à faire une fosse; on a seulement creusé autant que l'on a pu, et l'on a couvert d'énormes pierres à peu près 162 squelettes de soldats anglais. C'était un hideux spectacle que celui des rochers et des profondeurs ravins jonchés de cadavres. Pendant que les Anglais s'efforçaient de rendre les derniers devoirs à des amis et à des camarades, des cavaliers afghans n'ont pas cessé de les harceler. Le corps du capitaine Hamilton, en état de conservation parfaite, avec ses étonnantes moutardes russes, était entouré de cadavres de cinq barbares qu'il avait tués en se défendant vigoureusement.

Les armées des généraux Nott et Pollock, élevées à 18,000 hommes, doivent quitter Caboul le 10 octobre. Elles seront de retour à Jellalabad le 22, à Peshawar le 8 novembre, à Ferozepore le 17 décembre ou au moins avant le Noël. Il faut espérer qu'à cette époque une partie de nos troupes qui garnissent le Scinde seront prêtes à rejoindre l'armée principale, et alors, au commencement de l'année 1843, nous aurons 25000 hommes stationnés sur la frontière de Suily.

La délivrance des prisonniers anglais a été due à la trahison du shah Mahomed, chargé par Ukhbar-Khan de les garder. Ce chef a délivré les prisonniers moyennant 2,000 roupies et la promesse d'une pension de 1,000 roupies par mois. L'affaire a été négociée par les Hazaras, qui accompagnaient la brigade du général Sale. On a été heureux de suivre ces négociations, car Ukhbar-Khan avait envoyé des détachements considérables pour intercepter leur passage. Les derniers ordres du chef afghan étaient de les envoyer tous au Koolum et de tuer ceux qui ne pourraient pas faire la marche. Lorsque les prisonniers anglais sont rentrés dans le camp, on avait peine à reconnaître leurs figures amaigrées et surtout hitées par le soleil; on avait peine à les distinguer des afghans de l'escorte. Les Hazaras ont promis de prendre Ukhbar-Khan mort ou vif. (Delhi Gazette.)

Un ambassadeur, arrivé avec des présents de la reine d'Angleterre, a été parfaitement reçu par le roi de Perse. L'ambassadeur lui a reproché sa protection accordée à trois chefs de Candahar comme contraire aux bonnes relations entre l'Angleterre et la Perse. Il a demandé que les chefs afghans fussent livrés. Seon-Mahomed-Shah a répondu qu'il n'adhérerait jamais à ces propositions.

(Extrait de l'Overland Bombay Courier.)

Une lettre de Londres, publiée ce matin par la Gazette des Tribunaux, annonce la restitution de 19,415 livres sterling sur les 19,715 volées à l'ons des banques d'Angleterre. D'après le récit de la Gazette des Tribunaux, cette restitution aurait été faite par un ami du nommé Edward Jordan, le commis infidèle, qui avait enlevé cette somme (environ 500,000 fr.) Il paraît que les 300 livres sterling (7,500 fr.) qui manquent ont été changés en or par Jordan, au moment où il a pris la fuite.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

UN POÈTE IMPROVISATEUR.

Si Saturne est grenadier, avant il est poète, grand faiseur de citations et surtout improvisateur. Il possède cette dernière qualité à faire trembler MM. Eugène de Pradel, Carulli et tutti quanti.

Avec une telle organisation, Saturne se trouve naturellement le grand fournisseur des négociants en bonbons de la rue des Lombards. Cette préférence de la part de MM. les confiseurs s'explique facilement, et nos lecteurs la comprendront quand ils auront pris connaissance de l'adresse imprimée du moderne Tibulle.

SATURNE POÈTE IMPROVISATEUR.

Compose Epitaphe, Madrigaux, Accrostiches, Élégies et compliments de bonne année. Couplets de noces, Lettres de faire part, Affiches et Annonces en vers. Le président M.M. les confiseurs qu'il fournit, pour le commerce, les vers alexandrins à dix centimes, les petits vers à cinq centimes.

(Ecrire franco pour les envois en province.)

Malheureusement, M. Saturne déteste monter la garde et adapte les petits vers, à cinq centimes, composé par les distillateurs.

Le président. — Vous êtes assez exact à vous rendre au départ de la compagnie; mais une fois arrivé au poste, vous disparaîtiez et votre commissariat ou vous ne voit plus de la journée. Saturne.

Je le vois, mais, effrayé au goût. Auprès du poste est un épaule. Moi, je veux me choisir une libre atmosphère. L'air pur, clair et sain, est l'air que je préfère. Des marais, des égouts, l'horrible poison. Offense l'odorat et soufre le cœur...

Le président, marquant. — Cette nouvelle maison se serait tout au plus valable que pour une fois. On a travaillé, il est vrai, à la construction des eaux, et cela près du poste; mais il y a déjà long-temps que ces travaux sont terminés, et depuis vous avez continué à vous absenter.

Saturne. —

Veuillez donc cette fois, pour ne pas faire erreur, Monsieur le président, accusé de chaleur: A la halle, bien loin de vos patrouilles grises. J'étais allé chercher un panier de carottes... Carotte! aimable fruit, quel bien tu nous procures! Tu flattes notre goût, tu rends nos humeurs pures, Tu fais d'un cœur dur, un cœur doux et nouveau. Et pour le confiseur tu gardes ton royaume.

Le président. — Qu'importe au conseil que vous aimiez les carottes ou les prunes.

Saturne, vivement. —

Fraîche qu'elle est, la prune offre un double profit. Car elle plaît et rafraichit.

Le président, partageant l'hilarité générale. — Tout ceci ne vous justifie pas, car enfin l'un dirait: il fait trop chaud, l'autre, il fait trop froid, un troisième donnerait pour raison qu'au poste il préfère le café.

Saturne. —

Café! divin café! dont l'aimable liqueur, Sans altérer la tête, épanouit le cœur.

Le président. — Abandonnez ce système de défense, et faites mieux. Armez au conseil que le rapport fait contre vous à parfaitement raison. Inscrivez-vous si-gnala chaque fois comme étant pris de vin.

Saturne. —

Quint au vin, sur ce choix, voici notre doctrine: Buvez-en peu (vivez), mais qu'il soit bon! Le bon vin sert de modérateur. Le mauvais vin est un poison.

Un vin frais, saur-tout, péchant, gracieux. Vous flatte le palais, l'odorat et les yeux.

Le conseil, pen sensible à l'éloge du vin caduc, le trop poétique Saturne à vingt-quatre heures de prison.

Saturne, se retirant en levant les yeux vers le ciel.

Dulci, d'fecis, mod' d'fecis, carmina lingua, Cantator Cyrenus fomeris ipse sui.

MOUVEMENT DU PORT DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 6 mars.

Rio Grande, barque anglaise Herpiera en lest.

Une gréette portugaise entrée hier de lest, non visitée.

Boston, 31 décembre, barque américaine Eleira 158 ton., cap Gravis, à l'ordre avec 20 barils poivre, 60 douzains bœuf, 27 barils viande salée, 16 1/2 id. 2 raisons chandelle, 6 caisses café, 240 ballots café, 73 caisses morues, 47 barils 1/2, 200 caisses arong, 25 barils pois-on salé, 9 caisses étiquettes, 24,002 pieds planche, 3,000 mile terre id poix, 20 barils riz, 300 barils eau-de-vie, 12 pots tabac à priser, 13 barils tabac no, 42 caisses jarabes sans parcelle, 14 caisses soufret.

ONT FERME REGISTRE.

Rio Grande, polacre arde Siamarot, Buenos-Ayres, brick golette bambougeon John et Eleira.

Gélie, polacre arde Caronia, Buenos-Ayres, petite Lalitana.

Buenos-Ayres, brick Hebe Marro-Palma, Buenos-Ayres, golette danoise Coset.

(Standard)